

Recherches sociographiques



Chantal SAINT-JARRE, *Du sida. L'anticipation imaginaire de la mort et sa mise en discours*

Serge Genest

Volume 37, Number 2, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057062ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057062ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Genest, S. (1996). Review of [Chantal SAINT-JARRE, *Du sida. L'anticipation imaginaire de la mort et sa mise en discours*]. *Recherches sociographiques*, 37(2), 379–382. <https://doi.org/10.7202/057062ar>

les militantes et qu'elle n'est pas sans poser certains problèmes qui ont été analysés depuis longtemps par les féministes.

Le chapitre 7 aborde une dimension qui retient rarement l'attention, à savoir les conflits et les rapports de pouvoir à l'intérieur des groupes de femmes. On y souligne les difficultés que rencontrent les groupes de femmes à aborder cette question et on identifie des sources potentielles de conflits: entre anciennes et nouvelles, entre bénévoles et salariées, quant aux enjeux relatifs à l'accès à l'information ou encore le conflit entre intellectuelles et non-intellectuelles. Sur ce dernier point, il faut tout de même mentionner que la notion d'intellectuelle semble se référer uniquement au niveau de scolarisation, ce qui est plutôt insatisfaisant comme définition. Le matériel utilisé pour cette description provient essentiellement des entrevues.

Enfin, le dernier chapitre est consacré aux changements d'attitude par rapport au pouvoir dans les groupes de femmes et montre qu'on est loin d'un rejet principal du pouvoir (ce qui n'a d'ailleurs jamais été la position de la FFQ à ma connaissance) et que les militantes favorisent ce que les Américaines qualifient d'*empowerment*, rejetant par ailleurs toute forme de coercition. Cependant, la question du pouvoir informel, qui était sous-jacente aux zones de friction identifiées dans le chapitre précédent, ne fait pas l'objet d'une interrogation plus poussée de la part de l'auteure.

Pour conclure, on peut dire que le livre d'Évelyne TARDY nous permet de mieux comprendre la perception qu'ont d'elles-mêmes et de leurs organisations les militantes de la FFQ et de ses groupes affiliés. Toutefois on recherche en vain une analyse et on n'en retire aucune explication de ce qui motive ces militantes et les incite à poursuivre leur action.

Diane LAMOUREUX

*Département de science politique,
Université Laval.*

Chantal SAINT-JARRE, *Du sida. L'anticipation imaginaire de la mort et sa mise en discours*, Paris, Denoël, 1994, 267 p.

L'OMS évaluait récemment à seize millions le nombre de personnes déclarées séropositives depuis l'identification du virus responsable du syndrome d'immuno-déficience acquise, au début des années 1980. Quatre millions de sidatiques dans le monde, un accroissement de 60% durant la dernière année, nous apprenait la même dépêche (*Bangkok Post*, 2 juillet 1994, p. 10). Des pourcentages, des statistiques qui nous font trop souvent oublier les conséquences physiques et le drame psychologique que représente cette maladie pour les personnes.

Ce qui fait la force première du livre de Chantal Saint-Jarre, c'est justement la place accordée à la souffrance des êtres humains atteints du sida, à leur révolte aussi. C'est d'aller au-delà des chiffres.

Le sida soulève les questions de sexualité, de drogue, de mort, de deuil, de rapports humains, de relations thérapeutiques. Cette maladie frappe l'imaginaire en tellement de lieux qu'elle peut devenir prétexte à traiter de questions qui valent pour elles-mêmes, sans avoir à se référer au sida. Ambiguïté fondamentale inscrite au cœur de l'argumentation de ce livre.

L'introduction nous apprend que l'auteure est psychotérapeute et que c'est une thèse de doctorat en littérature qui a conduit à la production de ce livre. Mais ce sont des expériences auprès d'homosexuels, de toxicomanes et d'hémophiles dans des organismes divers qui servent à l'analyse.

Il est difficile de ne pas traiter de la mort lorsqu'on aborde le sida. L'auteure explique d'ailleurs avoir amorcé « une réflexion sur la mort dans nos sociétés nord-américaines » (p. 13) bien avant de travailler auprès de sidatiques.

Mais Saint-Jarre affirme avoir comme objectif premier de donner la parole aux malades, d'entendre aussi celle des intervenantes et des intervenants. Et c'est en fait dans sa pratique clinique, dans des « groupes de parole » qu'elle puise, entre autres, le matériel de ses réflexions.

Diplôme en littérature, travail clinique dans des contextes variés, réflexion sur la mort. C'est ce mélange d'ingrédients qui a conduit à faire du sida tantôt le point de départ de l'analyse, mais le plus souvent à s'y arrêter, comme à un exemple parmi d'autres, pour aborder des questions plus générales.

Le chapitre 1, « Le VIH des hémophiles », traite de la situation de ces personnes dont la maladie a pris des proportions inattendues à cause du sida. Plus que pour toute autre vie humaine, le sang ici est une question de vie ou de mort. Le sida apparaît alors comme une calamité venue s'ajouter inopinément à celle de l'hémophilie.

Ce chapitre revient également sur le ressentiment des hémophiles devenus séropositifs après avoir reçu des produits sanguins contaminés et qui comparent leur situation à celle des homosexuels, davantage responsables de ce qui leur arrive, dans l'esprit des premiers.

C'est aussi l'occasion pour Saint-Jarre d'aborder la question du rapport à la lignée contenu dans cette maladie héréditaire dont le parcours génétique entraîne de lourdes ambivalences quant à la reproduction. Et lorsque le sida vient s'y ajouter, le « deuil de la fertilité » (p. 45) qu'il implique ne peut qu'accroître les frustrations déjà en germe par le fait même de l'hémophilie.

Quelques paragraphes sont aussi consacrés aux recours légaux intentés par les associations d'hémophiles pour obtenir compensation à la suite de la contamination subie lors de transfusions sanguines.

Le sida n'est jamais très loin, mais il se mêle, si on peut dire, à des réflexions sur d'autres problèmes relatifs au sang.

Avec le chapitre 2, « Le VIH de Joseph », le sida sert cette fois à développer, avec beaucoup de finesse et de sensibilité, diverses dimensions de la relation thérapeutique.

Saint-Jarre raconte le développement de sa relation clinique avec un homosexuel chez qui la révélation de sa séropositivité à l'occasion d'une hospitalisation a causé un état de choc émotif intense. Elle a accepté de le rencontrer sur une base individuelle plutôt que dans le « groupe de parole ».

Ce chapitre nous amène à partager divers aspects de la vie de cet homme, son homosexualité, son travail pour parvenir à faire le deuil de sa santé et d'une paternité virtuelle. Singulière rencontre que celle de ce pseudonyme, Joseph, pour cet homme amené, par le travail thérapeutique, à faire le deuil de « l'enfant qu'il aurait pu avoir avec une épouse aimée » (p. 109).

Mais toute autre maladie fatale, à l'instar du sida, aurait permis d'atteindre la même intensité dans cette relation thérapeutique. Sans doute aussi que le travail clinique aurait conduit Joseph aux mêmes prises de conscience et à s'engager, avec la thérapeute, dans cette « ultime expérience relationnelle » (p. 118).

Le chapitre 3, « Accompagner des personnes vivant avec le sida », s'avère le plus en prise directe avec la maladie, car il aborde l'expérience vécue à l'intérieur d'un groupe constitué pour venir en aide aux sidatiques.

C'est l'occasion pour Saint-Jarre d'affirmer l'importance de donner aussi la parole aux accompagnatrices et aux accompagnateurs. On oublie parfois les secousses émotives très fortes que vivent ces personnes. Il faut qu'elles puissent communiquer entre elles pour s'offrir le support mutuel nécessaire dans ces circonstances.

Et comme dans l'accompagnement des personnes mourantes — la mort n'est pas loin, cela va sans dire —, l'auteure engage tout naturellement sa réflexion sur ce terrain, réflexion qu'elle ne va d'ailleurs plus quitter jusqu'à la fin de l'ouvrage.

Une partie importante du chapitre 3 est consacrée à la place de la mort dans la relation d'accompagnement. Travail psychique de la personne mourante devant l'inéluctable; travail psychique également de la personne qui accepte d'assurer une présence et qui doit pouvoir trouver du support. On revient ici à la fonction cruciale, pour l'auteure, des « groupes de parole ». Obligation d'accompagner, d'autre part, qui « est, en fait, une obligation de ne pas tuer » (p. 149) et dans laquelle l'auteure prend position sur la question de l'euthanasie.

Dans le chapitre 4, « Un deuil impossible », Chantal Saint-Jarre revient sur une notion qu'elle avait déjà abordée précédemment : la question de la mort de l'enfant en soi. C'est la « première mort ». Celle qui doit permettre à chaque personne de « mourir chaque jour à cet enfant que nous avons été, que nous n'avons jamais été ou encore que nous n'avons jamais pu être » (p. 175).

Par ce biais de l'enfant-mort, l'auteure nous entraîne dans un ensemble de réflexions sur les sentiers parfois étonnants de la psychologie humaine, par exemple la question du nom néronymique. En utilisant des cas célèbres (Van Gogh, Dali) de personnes dont le nom est en fait celui de parents décédés et qui sont ainsi déterminées par la vie de cet homonyme. Drame d'avoir à faire le deuil de l'enfant-en-soi qui est en fait « l'en-soi » de quelqu'un d'autre !

Saint-Jarre aborde une conséquence cruciale de l'état des sidatiques : l'éventualité de « renoncer à tout projet relatif à leur participation à la reproduction humaine » (p. 217). Ce qu'elle appelle le « drame de la filiation » constitue en fait un deuil qui s'ajoute aux autres que ces personnes devront affronter.

Cet ouvrage, très agréable à lire, nous offre un texte rempli de sensibilité à la réalité psychologique d'êtres humains dont certains sont atteints du sida. Mais l'hémophilie, l'identité sexuelle, les effets psychiques de la mort imminente, le travail d'accompagnement dans la

maladie et la mort, la relation clinique, constituent autant de lieux hétérogènes de réflexion que le sida ne parvient pas à lier. Le rôle de soutien qu'on lui a conféré dès le départ — le titre du livre devient plus explicite une fois situé dans cette perspective — demeure trop faible. Plutôt qu'une analyse intégrée, l'ouvrage nous offre un ensemble de réflexions juxtaposées sur différents thèmes. Le sida et les sidatiques font partie de ce paysage mais n'occupent pas la place qui leur était apparemment réservée.

Serge GENEST

*Département d'anthropologie,
Université Laval.*

Patricia CARIS et Brian L. MISHARA (dirs), *L'avenir des aînés après l'an 2000*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 1994, 292 p.

Le rapport Pelletier, *Vers un nouvel équilibre des âges* (1991), représente un jalon important de l'évolution des politiques sociales du gouvernement du Québec à l'endroit des personnes âgées. Plus précisément, il propose une vision d'ensemble, et l'idée d'une intégration plus large des aînés dans la société constitue la ligne directrice du document. La création d'un Conseil des aînés, une des recommandations clés du rapport, vise à associer les personnes âgées à la vie collective. Les auteurs suggèrent également l'élaboration de programmes et de politiques s'inscrivant dans une continuité où seraient respectés les choix des aînés et les modes de vie qu'ils auraient connus dans leur existence.

Ce détour sur le rapport Pelletier apparaît nécessaire puisque l'ouvrage collectif, dirigé par Patricia Caris et Brian L. Mishara, porte essentiellement sur les suites à lui donner. Contrairement au titre annoncé, *L'avenir des aînés au Québec après l'an 2000*, qui suggère une perspective prospectiviste, le livre est principalement un compte rendu d'échanges et de discussions ayant eu lieu les 1^{er} et 2 juin 1992 dans le cadre de journées d'étude sur le rapport Pelletier et ses recommandations. Plus de deux cents personnes (aînés, intervenants, gestionnaires, planificateurs, etc.), souvent associées de près à l'élaboration du rapport, sont venues échanger en ateliers sur ses recommandations.

Telle une auberge espagnole, le volume héberge une grande diversité de sujets, répartis en 14 chapitres, allant du travail et de la sécurité du revenu à l'habitation, la prévention et la promotion, les rentes, la justice, les services à l'endroit des aînés, le soutien familial, la violence et les abus à l'égard des personnes âgées, etc. Le livre s'ouvre sur deux présentations de conférenciers et se termine par une annexe contenant une synthèse fort intéressante de Madeleine ROCHON, démographe, sur les caractéristiques sociodémographiques des aînés du Québec et le vieillissement de la population. Ce travail est une véritable mise à jour des principales données démographiques sur les aînés, sur leur état matrimonial et divers aspects de leur vie, sur leurs réseaux de relations et l'aide reçue par ceux qui vivent à domicile. Au milieu de l'ouvrage, on trouve une réflexion sur les jalons d'une éventuelle politique sociale